

1-22-1933


Causerie sur la Maison des femmes journalistes et sur « La Fronde », faite à la Société pour l'amélioration du sort de la femme le 22 janvier 1933

Marguerite Durand

Michèle C. Magnin

University of San Diego, mmagnin@sandiego.edu

Follow this and additional works at: <https://digital.sandiego.edu/durand-tome2>

 Part of the [Feminist, Gender, and Sexuality Studies Commons](#), [History of Gender Commons](#), [Journalism Studies Commons](#), [Labor History Commons](#), [Other French and Francophone Language and Literature Commons](#), and the [Social Work Commons](#)

Digital USD Citation

Durand, Marguerite and Magnin, Michèle C., "Causerie sur la Maison des femmes journalistes et sur « La Fronde », faite à la Société pour l'amélioration du sort de la femme le 22 janvier 1933" (1933). *Tome 2*. 4.
<https://digital.sandiego.edu/durand-tome2/4>

This Transcription is brought to you for free and open access by the Manuscrits de Marguerite Durand at Digital USD. It has been accepted for inclusion in Tome 2 by an authorized administrator of Digital USD. For more information, please contact digital@sandiego.edu.

Causerie sur la Maison des femmes journalistes et *La Fronde* (faite à la Société pour l'amélioration du sort de la femme le 22-01-1933)

Notre présidente et amie Mme Fonsèque m'a fait l'honneur de me demander de venir vous dire aujourd'hui quelques mots de l'œuvre « Maison de vacances pour femmes journalistes ».

Mais comme j'estimais, toute fausse modestie à part, [qu'il n'y avait là] pas de quoi retenir votre attention 5 minutes, [je] lui avais demandé de corser un peu cette courte causerie en disant quelques mots du 1^{er}, du seul quotidien féministe qui ait jamais existé, de *La Fronde*.

Or, je vois inscrit au programme : « Les femmes dans le journalisme et les belles lettres ». C'est-à-dire de quoi faire le sujet de vingt, de cinquante conférences nourries et documentées.

Comme je n'ai jamais tenté des tâches impossibles et que j'ai passé l'âge des entreprises...surhumaines comme celle qui consisterait à faire en un quart d'heure [un tel historique], je me bornerai si vous le voulez bien au programme beaucoup plus modeste que je m'étais moi-même tracé.

Les quelques lignes qui accompagnaient mes invitations à l'inauguration officielle de la « Résidence d'été des femmes journalistes » vous mettront tout de suite au courant du but et de l'organisation de l'œuvre en question.

Quatre points seulement à souligner :

- La gratuité absolue pour toutes les bénéficiaires - sans qu'elles soient même soumises d'autre part au paiement d'une cotisation quelconque
- Aucune des fonctions d'administration, de direction, de surveillance n'est rétribuée
- Les bénéficiaires administreront elles-mêmes leur domaine selon la méthode en usage à la Comédie-Française où un sociétaire différent, dénommé semainier, est chargé chaque semaine de la surveillance, du bon ordre de la maison
- Seul le personnel domestique – femmes de chambre, valet, jardinier, cuisinière, etc.- est rétribué.

Si j'ai adopté ce principe, c'est parce que j'estime que ce qui grève de façon anormale et fait périliter tant d'œuvres excellentes dans leur principe et dans leur but, c'est le nombre des fonctionnaires inscrits à leur budget : directrice ou directeur, sous-directrice et leurs secrétaires, économes, caissiers, comptables, contrôleurs, etc...etc.

Un exemple : peu de temps après la guerre, [j'ai fait la] visite et pris des renseignements sur une œuvre des plus intéressantes : [elle comptait] 7 pensionnaires et un personnel de 10 personnes bien appointées [!]
Je résolus de profiter de la leçon le cas échéant... Le cas échéant s'est produit et j'en ai profité.

Une autre particularité de l'organisation de la Résidence d'été des femmes journalistes, c'est que le règlement est d'autant plus facile à observer qu'il se compose de deux lignes :

- Exactitude pour l'heure des repas.
- Ne troubler le repos de personne.

Les chambres sont différentes et de couleurs gaies. Pourvues de ce qu'on appelle le confort moderne : eau courante, chaude et froide, etc.

Le jardin s'ouvre sur la superbe forêt de Compiègne et les environs offrent des buts d'excursion fort intéressants en plus de l'admirable château de Pierrefonds restauré par Viollet-le-Duc, visité chaque semaine par plusieurs milliers de touristes : ruines romaines - théâtre, temple, bains - , anciennes abbayes, catacombes chrétiennes, château de la Brinvilliers, château dont une partie est encore en excellent état, celui du bon roi Dagobert.

Nous sommes en pleine Ile-de-France, dans le berceau même de notre histoire.

La chaussée qui borde un côté de la Résidence est la chaussée Brunehaut. Un de nos jardiniers s'appelle Childebert ... le pays est peuplé encore d'Eloi. Il y a même un Charlemagne... bourgeois et une Frédégonde.

Pour les journalistes cela n'est pas précisément de l'actualité ... Mais pour qui aime l'histoire et ses enseignements, la source est inépuisable.

Sur la façade de la maison sont apposées deux plaques de marbre. On peut lire sur l'une d'elles :

Dans cette maison a demeuré
et est morte Séverine
grande journaliste, grande oratrice
femme au grand cœur

Et sur l'autre :

Résidence d'été des femmes journalistes
Fondation Marguerite Durand
1932

Dès le décès de Séverine, je n'eus plus qu'une idée : empêcher que la maison si soigneusement, si minutieusement organisée par Séverine, la maison qu'elle affectionnait, qui fut témoin des joies et des tristesses de sa vie, de son labeur incessant, où elle écrivit le plus grand nombre des 7952 articles qui forment son bagage journalistique, la maison où elle s'est endormie pour toujours, entourée d'affections s'employant à lui adoucir le douloureux passage, la maison où, quand elle eut fermé les yeux, affluèrent par centaines de tous les coins du monde des témoignages d'admiration et de respect... Dès que tout cela fut passé, je n'eus plus qu'un but : empêcher que la maison de Séverine ne tombât en des mains profanes.

Et, associant dans ma pensée le souvenir de la femme, l'un des maîtres incontestés du journalisme contemporain et celui de mes affectionnées collaboratrices à « La Fronde », j'achetai la maison de Pierrefonds pour en faire une résidence où 80 professionnelles du journalisme pourront venir chaque année chercher, loin de tous soucis matériels, le repos, la santé, la gaieté et l'amour de leur profession.

A la fin de l'année 1897, les murs de Paris furent recouverts d'une affiche ainsi rédigée :

Les femmes forment en France la majorité de la population.

Des milliers de femmes célibataires ou veuves y vivent sans le soutien légal de l'homme.

Les femmes paient les impôts qu'elles ne votent pas ; contribuent par leur travail manuel ou intellectuel à la richesse nationale et prétendent avoir le droit de donner officiellement leur avis sur toutes les questions intéressant la société et l'humanité dont elles sont membres comme les hommes.

La Fronde, journal féminin et féministe, sera l'écho fidèle de leurs approbations, de leurs critiques, de leurs justes revendications.

Et le jeudi 9 décembre 1897 paraissait le 1er numéro de *La Fronde*.

Il n'y était publié aucun programme mais il portait en tête de sa première colonne ces mots:

"*La Fronde*, journal quotidien, politique, littéraire est dirigé, administré, rédigé, composé par des femmes."

Ce n'est que quelque temps après, à l'occasion d'une collaboration que j'avais sollicitée - celle de Gyp - et dont je refusai les conditions les jugeant incompatibles avec l'esprit du journal que, sous ma signature parut cette déclaration :

"Je respecte toutes les opinions, mais je ne veux pas faire de *La Fronde* un journal sectaire.

La cause féministe n'a rien à voir ni avec les religions, ni avec les nationalités. *La Fronde*, quoique bien jeune encore, a des amis, des lecteurs, autant à l'étranger qu'en France. Elle rêve l'union de toutes les femmes sans distinction de culte ni de race. Elle prêchera la croisade des intelligences et des cœurs contre les ennemis de l'humanité toute entière : l'Ignorance qui fait les brutes, les tourmenteurs de bêtes, les bourreaux d'enfants ; l'Alcoolisme, pépinière de fous et d'assassins ; l'Intransigeance, qui crée les martyrs ; la Guerre, qui met en deuil les familles et ruine les cités."

De cette formule, de cet esprit, *La Fronde* ne s'est jamais écartée et c'est imbues de ces principes que des femmes ont vu, en France, s'ouvrir devant elles pour la première fois, les portes de ce que l'on peut appeler le journalisme actif.

A la vérité des femmes ont, de tous les temps, écrit dans les journaux.

Si les journalistes hommes peuvent se recommander d'un ancêtre royal en la personne de Louis XIII qui ne dédaigna pas, paraît-il de collaborer à la première gazette de Renaudot, les journalistes femmes peuvent revendiquer dès la même

époque comme des leurs et la duchesse de Chevreuse et la grande Mademoiselle également de sang royal...

Une femme dont le nom nous est parvenu a collaboré régulièrement aux mazarinades. Elle s'appelait Suzanne de Nervèze et figure...dans le testament de Mazarin... mystère de la politique !!! C'est à mon avis, la première femme journaliste que l'on puisse citer.

La question de la presse féminine et des femmes journalistes a été plusieurs fois traitée avec toute l'ampleur qu'il convient. Ceux que cette histoire intéresse liront avec profit les études féministes de M. Abensour et surtout la brochure de Mme Louise Patouillet intitulée : "L'Emancipation des femmes et la presse, en France jusqu'en 1870."

De cette époque à l'époque de la parution de *La Fronde*, l'histoire de la presse féminine est à faire...

Qui tentera ce travail aura sa tâche singulièrement facilitée en consultant les documents réunis à la Bibliothèque féministe de la ville de Paris à laquelle on m'a fait l'honneur de donner mon nom, Bibliothèque qui est la première officielle du genre et qui est située à la mairie du 5^e arrondissement, Place du Panthéon, c'est à dire au centre de l'activité intellectuelle de Paris.

Je disais tout à l'heure que *La Fronde* a ouvert pour les femmes la carrière du journalisme actif.

Séverine disait, elle : du journalisme "debout".

A propos du premier anniversaire de *La Fronde* à laquelle elle avait, dès le début, apporté le concours de son talent incontesté, elle écrivait : parlant des premiers n^{os} du journal :

[Le passage suivant est écrit d'une autre main]

SÉVERINE

Il y avait parmi nous des romancières de valeur incontestées, des nouvellistes de talent reconnu; des chroniqueuses même acceptées hospitalièrement, je n'ose point vraiment dire par le vilain sexe ... Mais cela, c'est en quelque sorte du journalisme assis. Aurait-on du journalisme debout, courant, alerte, s'assouplissant à l'actualité : du reportage, de l'information ?

Que d'obstacles à vaincre, d'abord matériels (tant de portes, jusque-là, étant demeurées fermées à notre sexe, ou entrebâillées hargneusement) ensuite moraux, quant à la timidité éducationnelle à vaincre, quant à la mesure à garder pour ne paraître ni trop empêtrées, ni trop hardies !

Enfin, l'aurait-on, la force physique d'aller à la découverte, souvent loin, en n'importe quel lieu, à n'importe quelle heure ; puis malgré la fatigue, de rassembler ses idées, de faire de la copie et de dîner enfin, quand se couchent les étoiles !

Et la politique soit à l'intérieur, soit à l'étranger ? Et les sports ? Et d'ad-mi-nis-tra-tion, cet épouvantail!

Moi j'en avais le vertige, rien qu'à y songer ! Et c'était, dans la bâtisse bouleversée, un remuement de fourmilière en émoi, de ruche en travail ! Il y avait plus, je vous assure, que la

création d'un quotidien : jeunes, vieilles, élégantes, modestes, toutes avaient de la gravité dans le regard et de l'émotion dans le sourire ...

Lorsque Marguerite Durand était venue me dire ses intentions, j'étais restée émerveillée de son intrépidité, mais assez incrédule quant au résultat. Il m'eût semblé plus commode de mener trois cents hommes que cinquante femmes ...

Je nous jugeais mal, on doit le croire - puisque *La Fronde* est là qui me dément, puisque, après 12 mois, la voici bien vivante, ayant cassé pas mal de vitres aux fenêtres des mauvaises gens, et pas près d'épuiser sa provision de cailloux !

Elle est arrivée au bon moment. Son intervention a été salutaire pour déterminer le résultat qu'avait acquis de la façon latente, l'effort très long et très courageux des féministes. *La Fronde* a eu cet honneur de servir de tribune à beaucoup d'entre elles - et de celles-là, précisément qui érudites, réfléchies, éloquents, faisaient bénéficier leur œuvre de l'estime qu'inspire leur personne, et ne pouvaient être traitées ni de névrosées ni de détraquées.

Cette année, dans le domaine des inégalités réparées envers les contribuables féminins, les aura vues acquérir le droit de témoignage quant aux actes de l'état civil ; le droit d'électorat quant à la nomination des juges au tribunal de commerce ; le droit à la disposition du salaire par qui l'a gagné. Demain, ce sera l'ordre des avocats ouvert aux femmes s'y présentant munies d'autant de diplômes que leurs émules masculins.

Ce sont là des victoires économiques plutôt que politiques, donc susceptibles de ne soulever ni récriminations, ni railleries.

Et *La Fronde* a été heureuse, y ayant contribué de toutes ses forces, de les pouvoir proclamer. Comme son appui n'a pas fait défaut à toutes les grèves féminines qui ont bien voulu lui signaler leurs revendications ; comme les cas particuliers ont trouvé ici contre tous abus aide et défense ; comme ce n'est pas en vain que l'écho des cris d'Aniane est parvenu jusqu'à elle !

Les craintes de Séverine qui étaient celles de beaucoup ne furent, en effet, jamais justifiées.

Les reporters de *La Fronde* comme les titulaires des grandes rubriques ne furent rebutées dans leur travail ni par la fatigue ni par des considérations d'ordre familial ou mondain pourtant bien légitimes.

On les vit à leur place au Sénat, à la chambre, au palais, à la Bourse, dans les déplacements présidentiels et ministériels. Leur présence au milieu de leurs confrères masculins eut même des résultats intéressants. C'est de cette époque que date l'admission des femmes fonctionnaires : institutrices, postières, etc... dans les banquets et les réceptions officiels. Puisque des femmes journalistes avaient droit d'y prendre place de par leurs fonctions, et qu'aucun inconvénient n'en résultait, pourquoi la directrice de l'école des filles, la directrice de la poste n'y auraient-elle pas leur place comme le directeur de l'école des garçons, le percepteur des contributions, le receveur des postes, etc ...

Ainsi fut fait.

Ce ne fut pas d'abord sans quelques protestations ... dont aucune ne dura d'ailleurs bien longtemps.

Personnellement, quand la questure qui ne pouvait pas faire autrement - puisque je faisais partie du syndicat des directeurs de journaux quotidiens - dut m'accorder l'accès, à la Chambre, de la tribune des directeurs, il me fut rapporté que ces messieurs avaient manifesté leur mécontentement en ces termes plus ou moins élégants mais qui tous signifiaient :

"Quelle tuile !

Une femme ! On va être obligé de faire attention à ce que l'on dira ... Il va falloir se gêner, s'observer !!!"

Ca, c'était sans doute pour la forme ! La réalité fut toute autre.

On me céda immédiatement une place au premier rang entre Calmette, directeur du *Figaro* et Arthur Meyer, directeur du *Gaulois* que je séparais heureusement du rédacteur en chef de *La Libre Parole*, Papillaud, qui le criblait de ses lazzis, sans discontinuer ... et qui, au bout de quinze jours marquait ma place avec une rose ou un petit bouquet de violettes.

Il n'y avait pas, alors au premier rang de notre tribune le dossier qu'à mon intention le président d'alors, Paul Deschanel, y fit placer plus tard et il était pour moi très fatigant de suivre d'interminables séances sans avoir le dos appuyé. Deux aimables confrères s'offrirent à me servir de dossier - ce que j'acceptais avec reconnaissance. A tour de rôle ils croisaient leurs bras sur lesquels je m'appuyais quand la fatigue me gagnait par trop.

L'un de mes dossiers s'appelait Roguère. Il devint préfet, puis directeur de la sûreté générale et est, aujourd'hui, membre du conseil d'état ... l'autre qui parlait très peu s'appelait Aristide Briand ... Il était alors rédacteur en chef de *La Lanterne*. Depuis !!! ...

Depuis le féminisme lui a dû beaucoup !

Nous devons saluer sa mémoire avec reconnaissance !

A la vérité la création et la direction par une femme d'un grand quotidien qui apparaissait à beaucoup comme un tour de force, n'en était pas un, ni pour ceux de mes confrères qui, jadis, m'avaient vue à l'œuvre, ni pour moi qui, petite fille de journaliste avais, à peine âgée de vingt ans, dirigé un quotidien à grand tirage : *La Presse*, au moment du Boulangisme et quelques années après, pendant deux ans, l'un des suppléments hebdomadaires du *Figaro*.

La tentative de *La Fronde* n'en marqua pas moins, et je m'en fais gloire, dans l'histoire du journalisme français.

Sa publication dura près de 8 années. Elle fusionna alors avec *L'Action*, journal que venait de fonder Henry Bérenger aujourd'hui sénateur. La rédaction de *La Fronde* me suivit presque en entier à *L'Action* dont je partageai la direction.

L'histoire de cette fusion est simple. J'estimais qu'ayant, si l'on peut ainsi dire, amorcé à *La Fronde* toutes les campagnes nécessaires au triomphe des revendications féministes, ces campagnes se poursuivraient plus utilement dans un journal masculin et que les femmes ayant démontré avec un plein succès qu'elles étaient aptes à bien exercer la profession de journalistes elles ne devaient plus, en quelque sorte, faire bande à part mais au contraire, se répandre dans la

rédaction de tous les journaux et y travailler au même titre et dans les mêmes conditions que leurs confrères masculins.

En ce qui concerne les femmes journalistes, le calcul était bon.

Pour le triomphe des idées féministes j'estime, aujourd'hui, que ce fut une faute.

Jouissant d'une grande influence, possédant une rédaction hors pair, s'étant fait un public de lecteurs composés tout à la fois d'intellectuels, de savants, de membres de l'enseignement et des membres des premiers groupements de travailleuses ouvrières, *La Fronde* pouvait parler le langage le plus élevé, sans s'abaisser aux mesquines compromissions auxquelles sont obligés les organes des partis politiques ou les journaux visant aux grands tirages.

Une fois de plus je reconnais m'être trompée en faisant d'un organe en tous points exceptionnel un journal... comme tant d'autres journaux.

Bien que les journalistes qui autrefois m'avaient vue à l'œuvre m'aient traitée à l'apparition de *La Fronde* comme l'une des leurs, il va sans dire que chez les jeunes nous rencontrâmes d'autres sentiments.

Ils s'étaient promis d'avance tant de joies de notre inexpérience et des bévues certaines qu'elle produirait que dès nos premiers numéros leur déconvenue fut complète et comique. Selon la formule aimable que vous connaissez tous, nous devions, au bout de 8 jours nous jeter à la tête nos encriers, nous arracher les cheveux, faire résonner les échos d'alentours de nos batailles et de nos cris.

A la stupéfaction générale, il n'en fut rien.

Toutes les rubriques de *La Fronde* étaient assurées par des femmes dont la compétence n'était pas discutable... et au bout de ses huit années d'existence *La Fronde*, à l'exception de celles que la mort avait fauchées, devait compter les mêmes rédactrices qu'à sa fondation ... à une seule exception près.

Il était de mode, à ce moment là de critiquer chez certaines intellectuelles et non sans raison quelquefois, le trop grand mépris de l'élégance et ce que l'on appelait : des allures garçonnières. Ce n'était point alors le temps des jupes aux genoux, des pyjamas, des cheveux courts et des allures sportives.

Il me fut rapporté que le soir de notre première réception nombre de nos confrères s'étaient donné le mot pour venir voir de près ces féministes dont l'aspect devait certainement évoquer l'image ... comment dirai-je ... de certains animaux qui se rencontrent plus facilement dans le désert que sur nos boulevards ...

Sur ce point, encore, quelle surprise !

Le lendemain, à la stupéfaction générale presque tous les comptes rendus de notre première soirée commençaient par cette appréciation en termes plus ou moins variés : "Il n'y avait que de jolies femmes à la soirée de *La Fronde*, ce qui prouve que le savoir et le talent ne sont point incompatibles etc ... etc ..."

Mais comme il fallait bien que tant de déceptions puissent, enfin se synthétiser en une formule, un confrère trouva celle-ci :

"*La Fronde*, écrivit-il, est un journal aussi bien fait et aussi ennuyeux que les autres journaux ... C'est *Le Temps* en jupon."

Nous prîmes, non sans raison, cette critique comme le plus beau des compliments.

Messieurs, Mesdames,

Mon rôle est ici, vous en conviendrez, particulièrement difficile.

Je parle d'une œuvre qui est mon œuvre, qui marqua le mouvement féministe, qui le coordonna et lui donna une existence réelle.

Je souhaite que quelqu'autre que moi puisse, un jour vous parler sans les restrictions que la plus élémentaire modestie, la plus élémentaire délicatesse m'imposent, de ce que fut véritablement *La Fronde*. On vous dira, alors, la place importante qu'elle tint dans la grande presse. Ses interviews, ses reportages sensationnels. Vous apprendrez qu'à certains jours son tirage atteignit au chiffre de 200.000 ... qu'elle était chaque jour citée par les journaux français et que, d'après les statistiques de l'argus de la presse, elle était le journal le plus cité à l'étranger, que quelques-unes de ses campagnes furent mémorables et que si elle compta à la tête de sa rédaction des talents incontestés comme une Clémence Royer, comme une Séverine pour ne citer que deux noms, toutes les femmes qui avaient alors une valeur lui apportèrent leur collaboration et que toutes celles qui aujourd'hui occupent dans la littérature et la presse les premiers rangs, firent à *La Fronde* leurs débuts.

C'est en me souvenant du grand effort de jadis, c'est par reconnaissance pour celles qui, si vaillamment, aidèrent cet effort, que j'ai créé la maison où celles qui ont bien travaillé vont avoir droit de se bien reposer.

Je souhaite qu'elles y viennent nombreuses et que l'air qu'elles y respireront, l'ambiance dans laquelle elles vivront, la grande ombre de Séverine qui planera sur elles, donnent aux grandes journalistes d'aujourd'hui, aux Andrée Viollis, Alice La Mazière, Huguette Gonin, Huguette Garnier, Hélène Gosset, Suzanne Dudit, Hélène du Taillis, Simone Ratel, Paul [*nom illisible*] Suzanne Normand pour ne citer que celles qui, actuellement, sont le plus souvent sur la brèche, l'idée d'entreprendre la véritable, la complète histoire de la presse féministe, du grand rôle qu'elle a joué dans le passé, et de ce que le progrès attend d'elle.

La presse féministe est actuellement en bonnes mains et nous devons admirer ses efforts. *Minerva*, *La Française*, *La Voix des Femmes* font besogne bien utile.

Je forme pour ma part les vœux les plus sincères pour qu'un généreux ou une généreuse "mécène" leur donne enfin les moyens de devenir le grand journal quotidien, de grande influence, de grande importance qui serait maintenant si nécessaire au féminisme pour l'aider à renverser les dernières barrières dressées contre lui, pour l'empêcher d'arriver à la victoire finale, définitive et qu'ici nous souhaitons tous : l'obtention pour les femmes des droits électoraux, sans retard et sans restriction.